

nière doublement solennelle. Pendant que Mgr. l'Archevêque rendait cet humble devoir à 12 pauvres dans son église patriarcale (tel est le titre de la cathédrale), les princes, de leur côté, dans la chapelle du palais de Saint Zelme, renouaient les glorieuses et saintes traditions de la maison royale de France, sacrifiées depuis, longtemps aux tristes événements de 1830. M. le duc de Montpensier lavait les pieds à douze hommes, l'infante, à douze femmes, la plupart choisis parmi les vieillards infirmes, et les servaient ensuite à la table, avec un empressement et une simplicité toute chrétienne.

Je ne dirai rien de la procession du soir, *Descente de la croix de Notre-Seigneur*, cinquième douleur de Marie, pour arriver à celles du Vendredi-Saint, dont la première se fit dès 2 heures du matin. Moins bruyante et aussi belle que les autres, elle était spécialement l'œuvre des jeunes gens les plus pieux de la ville, qui ont préféré le calme de la nuit pour satisfaire leur dévotion. Ils portaient 6 *pasos* ou sujets d'une richesse presque fabuleuse. Ils n'avaient pas le costume des Nazaréens, mais leurs vêtements ordinaires. Je dois dire aussi qu'après un *Miserere* fameux, exécuté à dix heures du soir, et qui rivalise, dit-on, avec celui de la Chapelle Sixtine, à Rome, les portes de la Cathéd. étaient restées ouvertes toute la nuit, et le tombeau environné d'adorateurs empressés.

Mais c'est au soir du Vendredi-saint qu'étaient réservées les pompes les plus extraordinaires. Le temps pluvieux, toutes les fois qu'il n'y avait pas de procession, s'est montré aussi pur qu'il le doit être en Andalousie. Je vais décrire simplement ce que j'ai vu; mais comment traduire en quelques pages un si merveilleux spectacle qui a duré trois heures entières ?

Le Santo Entierro ou Saint Enterrement, — dont les trois catholiques d'Espagne étaient les premiers confrères, — était précédé d'un corps de garde civil de l'infanterie, tambours en grand deuil battant des marches funèbres. A leur suite, un détachement de soldats romains à cheval, commandés par un centurion, tous armés de la cuirasse et du casque avec la visière. L'un des ministres, venu au nom du gouvernement, précédait seize Nazaréens choisis parmi les plus grands, véritables géants dont les cierges rouges ne pesaient pas moins de vingt livres. Ils entouraient la croix comme sa garde d'honneur. C'était encore une longue file de Nazaréens marchant en ordre. Onze *pasos* paraissaient successivement, avec les confréries auxquelles ils appartiennent.

Le premier figurait le Calvaire avec le Sauveur expirant, était de nature à fendre le cœur. La Mort, squelette horrible armé de la faux du Temps, demeure assis sur un globe terrestre; à sa main gauche, à l'arbre du salut, courait une banderole noire sur laquelle se lisait ces mots en lettres d'argent: "*Mors moriens superavit.*" — Le serpent est là aussi, hideux et vaincu. — Les autres *pasos*, Prise de N. S. au Jardin, le Mépris d'Hérode, Jésus humble

et patient, n'étaient pas moins remarquables. — Celui du dernier soupir mérite quelques détails.

Les muscles violemment contractés, la pâleur du Christ, l'expression des yeux, les lèvres entr'ouvertes, par où semble s'exhaler le dernier souffle de vie, ont connu d'abord ce qu'a coûté notre salut au divin Rédempteur. A ses pieds est la Vierge très-sainte, dans une attitude de douleur insupportable, et aux quatre côtés les Évangélistes: l'art n'a rien produit de plus parfait, la piété n'a rien inspiré de plus tendre. — Je mentionnerai encore, avec le regret de passer tant de choses, la descente de croix.

Joseph et Nicodème, montés aux extrémités de la croix et appuyés sur elle, tiennent suspendu le corps de Jésus; la Sainte Vierge, Saint Jean l'évangéliste, Magdalaine et les saintes femmes, sont là pour recevoir le précieux fardeau; le mouvement des porteurs est mis à profit de telle manière qu'on croit assister à la scène du Golgotha. Les sculptures, les colonnes, les écussons, les habits des personnages sont trop riches et trop précieux pour que je les décrive. Il me suffira de dire en général que plusieurs des croix sont en écaille de tortue et en argent, et que ce qui sort dans cette procession seule, d'argent, d'or et de pierreries, en dehors de l'estimation du travail, monte à plus de 7 à 8 millions. Le trésor de St. Janvier, de Naples, cité comme le plus riche du monde, n'approche pas de cela. Et, certes, tout ne paraît pas dans cette circonstance.

Entre chaque *paso*, outre l'accompagnant des Nazaréens en costume, il y avait des bannières en soie aux armes des congrégations. Enfin paraît l'Urne ou tombeau de Notre-Seigneur. Rien ne l'égale. Enseveli dans une chaise inappréciable, Jésus repose au milieu des étoffes les plus riches et des fleurs les plus rares. On aperçoit à travers les glaces, ce corps adorable couché dans son linceul; un rayon divin semble l'environner en même temps que sa mort sanglante a laissé en lui des traces ineffaçables.

(à continuer).

## L'ABEILLE.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 10 Avril 1851.

Est-ce une chose véritablement utile pour nous que la lecture des journaux? Voilà une question que l'on se pose quelquefois et à laquelle chacun répond dans son sens. Selon les uns, tout serait dans les journaux et il suffirait de les lire pour être un homme universel. Leur crainte est de n'en pouvoir jamais assez lire, et un de leurs plus beaux rêves pour l'avenir c'est de s'abonner à quinze ou vingt journaux, ou encore mieux de s'associer à quelque corps ou établissement qui leur en fournira par centaines. Les autres au contraire regardent comme perdu le temps que l'on donne à cette lecture, et maudissent de bon cœur celui qui le premier a eu l'idée d'un journal.

Entre ces deux extrêmes, il y a de la place pour des opinions plus raisonnables *in medio stat virtus*. La lecture des journaux, comme la plupart des bonnes choses, n'est utile que dans certaines limites. Elle est à peu près le seul moyen que l'on ait de connaître les faits contemporains et de s'initier à une science que doit posséder plus ou moins le citoyen d'un pays libre; mais c'est tout qu'il y faut chercher. Le reste se trouve beaucoup mieux dans les livres et sans le danger de la perte du temps auquel expose toujours la lecture des journaux.

Ceux qui regardent cette lecture comme le seul moyen de se former le style sont certainement dans l'erreur. Le journal le mieux écrit n'est certes pas comparable aux chefs-d'œuvre que nous ont laissés les grands maîtres de la littérature. Quant aux connaissances philosophiques, historiques et autres que l'on prétend puiser dans les journaux, il ne faut qu'un peu de réflexion pour se convaincre que ce n'est pas là que l'on doit en chercher de fort correctes. Et fût, comment espérer trouver dans des articles écrits à la hâte, quelquefois sur un sujet ignoré, et pour répondre d'une manière telle qu'elle à un adversaire ou pour remplir une colonne que l'on ne peut laisser en blanc, cette exactitude qui suppose des études spéciales, des recherches consciencieuses et souvent de longues méditations? Non, ce n'est point dans des journaux que l'on trouve cela mais bien dans des livres, qui manquent beaucoup moins de nos jours que des lecteurs sérieux qui lisent pour s'instruire et non pour passer le temps.

Ainsi donc, si l'on a véritablement à cœur son instruction, si l'on désire se rendre capable, que l'on ne s'interdise pas tout-à-fait la lecture des journaux, mais que l'on soit sobre sous ce rapport; que l'on tienne moins à la quantité qu'à la qualité de ceux que l'on lit; et que l'on réserve pour des études plus généralement utiles la plus grande partie du temps que laissent les devoirs de son état.

Les pluies que l'on a eues depuis quelque temps empêcheront probablement qu'il se fasse beaucoup de sucre ce printemps. Ce qu'il en a été fait jusqu'à présent est très-peu de chose. Voilà sans doute une nouvelle bien affligeante pour une partie de nos lecteurs. Mais qu'ils prennent patience: ce mal, comme bien d'autres, aura probablement sa compensation. Je serais bien trompé, si un certain jour qui n'est peut-être pas éloigné de deux